



N°346



Une Lanterne

1° Lecture

du livre de la Sagesse (Sg 9, 13-18) Qui peut découvrir les intentions de Dieu ?

Qui peut comprendre les volontés du Seigneur ? Les réflexions des mortels sont incertaines, et nos pensées, instables ; car un corps périssable appesantit notre âme, et cette enveloppe d'argile alourdit notre esprit aux mille pensées. Nous avons peine à nous représenter ce qui est sur terre, et nous trouvons avec effort ce qui est à notre portée ; ce qui est dans les cieux, qui donc l'a découvert ? Et qui aurait connu ta volonté, si tu n'avais pas donné la Sagesse et envoyé d'en haut ton Esprit Saint ? C'est ainsi que les sentiers des habitants de la terre sont devenus droits ; c'est ainsi que les hommes ont appris ce qui te plaît et, par la Sagesse, ont été sauvés.

La version grecque de la Bible (celle des Septante) diffère dans sa structure et son contenu de son original hébreu, écrit Marc-Alain Ouaknin (*philosophe, écrivain et rabbin, né en 1957 à Paris*). En effet, l'ordre des livres n'est pas le même et l'on en trouve certains qui n'apparaissent pas dans la liste des Ecrits hébreux. Le judaïsme les considère comme « extérieurs » ou « apocryphes » (= dont l'autorité n'est pas prouvée, mais dont le message n'est pas contraire à la foi et peut aider à la réflexion et à l'approfondissement de la Révélation). Le « Livre de la Sagesse de Salomon », dit plus communément « Livre de la Sagesse », est l'un d'eux.

Son auteur se dit être Salomon en personne. C'est sous ce pseudonyme qu'il s'adresse aux grands de ce monde pour les exhorter à vivre en conformité avec la « sagesse de Dieu ». Pseudonyme, car ce livre ne peut remonter au-delà de l'an 50 avant l'ère chrétienne, écrit André Chouraqui. Certains pensent même qu'il pourrait être contemporain du règne de l'empereur Caligula (37-41 **après** J.-C.), voire même de Claude (41-54 **après** J.-C.).

L'auteur se fonde sur l'héritage intellectuel de Platon, d'Aristote et des stoïciens pour mettre la pensée hébraïque au niveau de la Philosophie. Il fait entrer des éléments de la pensée grecque dans la vision sémitique de l'être humain et du monde. La langue et les tournures d'esprit de l'auteur sont hellénistiques. Déjà, les traducteurs de la Septante avaient utilisé des mots grecs pour traduire la mentalité sémitique à travers le vocabulaire grec. Mais, comme le dit une célèbre maxime : *Traductor, trahitor : Tout traducteur trahit (l'original)*. Ainsi, des notions de la pensée de l'homme biblique ont petit à petit été noyées voire effacées.

Le passage que nous lisons est très révélateur en ce sens. « L'homme mortel, ... le corps périssable qui appesantit notre âme, ... l'enveloppe d'argile qui alourdit », sont des notions étrangères à la pensée sémitique (biblique). Issues de la philosophie grecque, elles ont perverti ce qui était typique de la vision biblique de l'être humain. Cela s'est fait à Alexandrie, quand la Bible hébraïque fut traduite en grec, et où vivait l'auteur du Livre de la Sagesse.

Cette ville, capitale intellectuelle du monde antique au 1^{er} siècle avant notre ère, rassemblait toutes les tendances de pensées de l'époque. Tous les systèmes s'y côtoyaient et les tendances au syncrétisme (mélange d'idées) s'y affirmaient.

Ainsi, tout en voulant défendre la sagesse biblique, les auteurs ont dû utiliser le vocabulaire de leurs contemporains. C'est par là que, petit à petit, la pensée biblique a été altérée. Par rebond, cela a aussi influencé la pensée, la théologie, chrétienne !

23° dimanche du Temps ordinaire * 04/09/22 * © bernard.dumec471@orange.fr

Evangile

selon saint Luc (Lc 14, 25-33) De grandes foules faisaient route avec Jésus ; il se retourna et leur dit : « Si quelqu'un vient à moi sans me préférer à [haïr] son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et sœurs, et même à sa propre vie, il **ne peut pas être mon disciple**.

*Celui qui ne porte pas sa croix pour marcher à ma suite **ne peut pas être mon disciple**.*

En effet, qui d'entre vous, voulant bâtir une tour, ne commence par s'asseoir pour calculer la dépense et voir s'il a de quoi aller jusqu'au bout ? Car, si jamais il pose les fondations et n'est pas capable d'achever, tous ceux qui le verront se moqueront de lui et diront : 'Voilà un homme qui a commencé à bâtir et n'a pas été capable d'achever son œuvre !'

Et quel est le roi qui, partant en guerre contre un autre roi, ne commence par s'asseoir pour voir s'il peut, avec dix mille hommes, affronter l'autre qui marche contre lui avec vingt mille ? S'il ne le peut pas, il envoie, pendant que l'autre est encore loin, une délégation pour demander les conditions de paix.

Ainsi donc, celui d'entre vous qui ne renonce pas à tout ce qui lui appartient **ne peut pas être mon disciple**. »

Il est donc bon le sel ; mais si même le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? Il n'est propre ni pour la terre, ni pour le fumier ; on le jette dehors. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende !

Les *grandes foules*, la *faire route*, Jésus qui *se retourne* sont des créations typiques qu'aime utiliser le rédacteur du III^e évangile (Luc, > Lc). Il enchaîne ensuite des paroles de Jésus : une sur « la famille » une autre sur « *porter sa croix* ». Puis nous avons deux propos sur le discernement (*commencer par s'asseoir*) qui ont été insérés maladroitement au sein du propos sur le renoncement. Enfin, deux autres paroles : une sur la sagesse (avoir du sel) et pour clore une sur l'écoute. Ces morceaux collés étaient indépendants les uns des autres, comme le montre l'Évangile de Thomas. Ils ont été regroupés dans le document « Source » où Lc a puisé, ainsi que Mt. Mais là où Mt a atténué la dureté de Jésus, en donnant *aimer plus*, Lc, fidèle à l'original, parle de *haïr* - ... que les traductions atténuent aussi en utilisant le verbe *préférer*. C'est une condition pour être disciple.

Ainsi, pour Jésus, tout disciple ne doit pas seulement « marcher avec lui » ou « venir à lui », il doit rompre avec le passé. On ne peut avoir le cœur divisé, tiraillé en arrière et en avant. Il faut choisir ; et choisir, c'est « renoncer », ou plutôt « se séparer ». En recourant au verbe « haïr », Jésus choque, révolte. Nous sommes bel et bien ici face à l'homme de Nazareth, au Jésus de l'histoire : un sémite qui aime les oppositions marquantes, les contrastes, alors que les grecs ou les romains usent du comparatif de préférence : aimer moins, aimer mieux, aimer plus (qu'utilisera Matthieu).

Lc qui cherche toujours à garder au mieux l'original par souci de respect, a refusé de traduire « haïr » comme l'a fait Mt. Il garde du coup la « charge » de vérité du texte (charge comme une charge électrique). Il sait, peut-être pour l'avoir vécu lui-même, que, dans chaque être humain, tout ce qui reste du passé et n'a pas été coupé, est source de tensions, d'irritation, de conflits intérieurs qui peuvent mener, à un moment, à une impossibilité d'aller plus loin, voire à revenir en arrière ! Mais Jésus ne propose pas de vouer sa famille au mépris. Il se réfère à la Loi qui impose un amour prioritaire pour Dieu ; il sait que le milieu familial peut refermer un individu sur lui-même ; il connaît aussi l'usage des Lévites qui devaient quitter leur famille, comme il connaît les exigences de la communauté de Qumran où il fallait tout quitter ! Se séparer des siens était donc connu dans le monde juif de l'époque de Jésus.

En fait, pour lui, « haïr », c'est couper le cordon affectif. La « haine » en question n'est pas un sentiment, mais un acte. Cela pose la question : Finalement, qu'est-ce qu'être disciple ? Notons-le, écrit F. Bovon, le texte ne parle pas de « devenir disciple », car cela suggérerait que ce « devenir » dépendrait de nous. Il ne s'agit pas d'un apprentissage intellectuel, mais global : de la tête, du cœur, de la volonté, du corps.

C'est pour le faire comprendre que le Nouveau Testament recourt à diverses images : se dévêtir (*Vous vous êtes dévêtus du vieil homme pour revêtir l'homme nouveau* : Col 3,9) ; mourir (*Faites mourir ce qui appartient à la terre* : Col 3,5 & *Nous sommes morts au péché* : Rm 6,2) ; quitter (Mc 10,39) ; oublier ce qui est derrière (Ph 3,13) ; haïr (ici, en Lc 14,26). Adhérer à la communion avec Jésus, impose une rupture avec ce qui nous tient le plus à cœur.

« Aux origines de la Bible » (suite : n°6)

Le christianisme est né au sein du judaïsme et il est étroitement lié à ses écrits et ses traditions. Jésus était juif et a grandi dans le judaïsme. Les destinataires de ses discours étaient majoritairement des juifs. Ses disciples venaient de Galilée, une région dominée par le judaïsme à l'époque de Jésus, comme le confirme l'archéologie. La foi chrétienne s'est ensuite développée d'abord dans un milieu juif. Mais très vite, les adeptes de Jésus ont été convaincu que son message s'adressait aussi aux non-juifs, les païens.

Le christianisme primitif a évolué dans les deux communautés les plus importantes : Jérusalem (des juifs parlant encore l'hébreu et d'autres venant de milieux grecs) et Antioche -sur-l'Oronte (des juifs parlant grec et des païens adorant le Dieu d'Israël). Grâce à Paul, qui a entrepris ses premières missions à partir d'Antioche, la communauté locale a ainsi voulu accueillir des païens au même titre que des juifs.

Du coup, la foi en Jésus a modifié la foi dans le Dieu d'Israël. La profession de foi en un Dieu unique est restée, mais Jésus a été élevé au même niveau que Dieu. Puis l'Esprit, qui a été lu comme l'acteur de l'évangélisation, a été lui aussi élevé au rang de Dieu, alors qu'il n'était considéré que comme un attribut divin. (l'Ancien Testament parlait de l'esprit, le Nouveau va parler de l'Esprit, avec une majuscule ! ... nuance purement théologique).

La Torah, les livres prophétiques, les Psaumes et quelques autres livres ont été reconnus comme ayant « autorité ». C'est à eux que se réfère d'ailleurs Jésus pour professer sa foi en « son Père »; et les premiers chrétiens pour asseoir leur foi en Jésus, Dieu-le-Fils.

Ainsi, on va dire d'une ou des paroles des Ecritures (terme évoquant ce que nous appelons l'Ancien Testament), qu'elle est accomplie, ou sont accomplies, dans les événements autour de Jésus. Les citations servent à expliquer le cheminement terrestre de Jésus, sa mort, sa résurrection, son ascension à la droite de Dieu.

* Précisions : Ce sont les Bibles chrétiennes qui parlent d'Ancien-Testament en référence aux textes chrétiens appelés Nouveau Testament. Les juifs, en réalité, suivant le principe de la dénomination de leurs livres en fonction des premiers mots, nomment leur « Bible » : TaNaK. Il s'agit d'un ensemble de vingt-quatre livres réunissant d'un point de vue chrétien, le Pentateuque (*Torah*), les Prophètes (*Nebiim*) et les Ecrits (*Ketûbim*). T.N.K où sont ajoutés deux « a » **TaNaK** !

Le christianisme primitif, va donc réinterpréter les textes d'Israël, comme les juifs, tout au long de leur histoire les avaient réécrits et commentés, avant qu'ils ne soient arrêtés bien plus tard comme révélation sacrée : ce que l'on nomme « canon ». L'interprétation chrétienne des Ecritures d'Israël a, en fait, pour point de départ, la volonté de légitimer la personne et l'agir de Jésus. Les premiers chrétiens ont investi **intensivement** les Ecritures pour sortir d'une impasse (la mort atroce du Maître) et trouver et donner une interprétation des souffrances comme de la mort de Jésus-Christ.

Nous ne possédons aucun renseignement historique fiable sur l'enfance et la jeunesse de Jésus, comme sur toute la période précédant ses premières apparitions publiques. Les récits dits de « l'enfance de Jésus » ont un caractère légendaire, probablement écrits pour faire entrer Jésus dans le monde des « grands ». Car on y retrouve des éléments propres à d'autres récits concernant les origines d'autres personnages illustres de diverses cultures et religions du monde : conception miraculeuse, naissance merveilleuse, sagesse atteinte avant l'âge de maturité (12 ans à l'époque, ...).

Le premier évangile écrit (Marc) ainsi que le premier document supposé (Document Source) ne donnent aucun élément sur la conception, la naissance, l'enfance de Jésus, ne donnent pas non plus les noms de ses parents, etc. ! La seule chose dont nous sommes certains, c'est que Jésus a grandi comme un jeune juif galiléen !

Le premier évangile inaugure un genre littéraire dit « évangile » qui consiste à mettre des paroles de Jésus dans des scénarios (ou scénari) et à bâtir un récit étalé sur une année (St Marc).

Homélie 23° dimanche

(le 03/09 à 17h30 à Lézignan ; le 04/09 à 9h à Ferrals-les-C.)

Dans le texte de l'évangile Jésus termine trois phrases par « ... *ne peut pas être mon disciple* » ? Quand on connaît la façon de s'exprimer des évangélistes, il y a là un cli-gnotant qui doit attirer notre attention. En effet, la répétition d'un mot ou d'une expres-sion est à comparer avec une aspérité que ressent une main qui caresse une planche de bois lisse. Quand nous lisons un texte biblique, il glisse au regard de nos yeux. Mais si on le caresse lentement (c.à.d. si on le lit avec attention), on découvre l'aspérité qui est là pour attirer notre attention et nous ouvrir au sens du récit !

Que nous dit donc St Luc à travers ces trois répétitions ? Qu'il est difficile d'être recon-nu par Jésus comme un disciple. Car c'est lui, en fin de compte, qui donne les règles de reconnaissance pour être chrétien. (Précisons tout de suite qu'être chrétien est un chemin de spiritualité spécifique mais que les chrétiens ne sont pas les meilleurs ou les seuls à être sauvés).

La Spiritualité humaine pourrait être comparée au « magma » enfoui sous la terre qui ressort çà et là par le biais des volcans. Or il y a plusieurs types de volcans comme il y a plusieurs démarches religieuses. Mais c'est la même « lave » qui les alimente : le même Esprit qui les sous-tend. D'ailleurs, toute religion a une dimension universelle non pas pour s'imposer comme « la vraie » (c'est là, la tentation majeure), mais pour dialoguer avec les autres afin de retrouver l'essence commune.

Je me souviens de ce père bénédictin qui me disait que, justement, lors d'un échange interreligieux, sa communauté avait reçu des moines bouddhistes, comme certains de ses frères avaient passé un mois dans un de leurs monastères. « On se saluait avec le sourire, on se comprenait sans se parler, le « feeling » passait entre nous ! » me disait-il. Il ajoutait : « A la sortie de l'office, ils s'inclinaient comme nous devant l'autel, car ils faisaient tout simplement le lien avec un autre symbole de leur spiritualité jouant le même rôle. »

Il n'y a pas non plus de religion meilleure que les autres. Toutes ont été ou sont encore marquées par des déviations, des comportements inhumains, des atrocités : car toutes les religions sont humaines. Mais si chacune propose un chemin de salut, elles y englobent généralement tous les êtres humains de bonne volonté. Pour les chrétiens, le sang du Christ est versé pour eux, mais aussi « pour la multitude » !

Ceci dit, revenons au sens de ce texte : on peut choisir le chemin chrétien, par impré-gnation du milieu culturel ou familial (qui s'efface peu à peu aujourd'hui), ou par convic-tion personnelle (qui engage notre liberté), mais, redisons-le, ce n'est pas nous qui choisissons de devenir chrétien, c'est le Christ qui choisit le disciple. Et comment ?

En lui donnant des repères qui sont mis en relief dans notre texte par la forme négative « *ne peut pas être mon disciple* ». A y regarder de plus près, l'élément qui authentifie un chrétien, c'est d'être un « séparé » qui est la traduction du mot « saint » au sens premier : pas quelqu'un à qui l'on met une auréole, mais quelqu'un qui a pris de la hau-teur quant aux réalités terrestres et humaines. Ainsi, les premiers disciples de Jésus s'appelaient les « saints » (au sens premier de « séparés »).

Mais Jésus ne demande pas à celui ou à celle qui veut être un disciple de renier les siens, de ne plus les voir ou leur parler, non ! Mais aux uns, il demande de couper le cordon affectif, aux autres, de leur « lâcher les baskets » ! Il demande à chacun de por-ter sa croix pour continuer son chemin, c'est-à-dire, de soulever, avec l'aide de la foi, ce qui nous enfonce ou nous plombe, et nous empêche d'avancer. Enfin, tout chrétien doit prendre de la distance quant à ses biens, ne pas s'asservir à l'argent !

Toutes ces exigences paraissent difficiles. Mais, le chrétien n'est pas seul ! Un autre marche avec lui. Si les conditions pour être disciple sont comme « un joug » dira ail-leurs Jésus, c'est parce qu'un joug comporte deux places : le disciple et l'Esprit du Vi-vant qui marche avec lui ! Donc avançons avec confiance et le cœur serein !